

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 105-106

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Revue du Mois

Dans notre dernière revue nous semblions insinuer que Guillaume II profiterait de la famine des Bretons pour faire un brin de cour à « Marianne ». Rien de fait pourtant : les journaux ne nous ont rien appris des largesses impériales et royales, et le Kaiser se réserve pour d'autres circonstances. Mais il n'a pas moins fait parler de lui. Il vient de confier à l'amiral Hoffmann (sans doute parce que le marin de Kiel rappelle mieux le pêcheur de Galilée) sa pensée théologique, c'est-à-dire sa façon de penser sur les problèmes d'exégèse soulevés dans la presse (et vous savez si elle est qualifiée pour cela !) par les découvertes babyloniennes d'un certain Friedrich Delitzsh. Nous avons le symbole des Apôtres qui jusqu'ici nous suffisait largement : nous avons maintenant le " Symbole de l'Empereur ". Vraiment, nous vivons en des temps magnifiques : et nous assistons à une renaissance du Moyen-Age, accompagnée, cette fois, d'un cortège d'inventions, de découvertes et de progrès dont les preux du temps de Barberousse ne se faisaient pas la moindre idée ! Et tout cela, grâce aux fouilles d'un savant à lunettes en or : fouillez, fouillez toujours, mes amis, il vous en restera bien quelque chose : mais de grâce ne bafouillez pas. Quoiqu'il en soit, l'empereur a compris qu'en couvrant de son ombre les thèses hardies du professeur berlinois il rompait avec les traditions du Saint-Empire et les croyances séculaires de la civilisation. Son " Credo " manque, à vrai dire, de certaines qualités nécessaires à cette sorte de documents : mais c'est beaucoup de nos jours, pour un empereur surtout, de savoir prononcer ce mot qui fait monter le sang à la tête, la pauvre tête du ministre Combe ou du chimiste Berthelot.

On devient de plus en plus friand de ces manifestations religieuses officielles, car elles se font de plus en plus rares, et quand on peut, à leur faveur, se payer la tête d'un pays qui a oublié d'invoquer le saint nom de Dieu dans ses actes publics, c'est une bonne aubaine pour les vengeurs attristés de la religion trahie et méconnue. Il suffit qu'un gouvernement mêle l'idée de la Providence divine à un acte ou que ce gouvernement recommande éloquemment le percement d'une montagne ou la construction d'un nouveau chemin de fer... à des gens qui croient à Dieu, peut-être, à l'argent surtout, pour qu'il sorte de cette piété gouvernementale une homélie en règle contre la nation qui ne possède pas à sa tête, des magistrats intègres et vertueux, invoquant la Providence qui se cache dans les cieux. La France est un de ces pays-là : on prétend même qu'il est seul, dans le monde, à l'heure qu'il est, qui ne prie plus et qui ne prie plus parce qu'il ne croit plus. Le gouvernement français, soit ! La France entière... non. Nous nous permettons de le faire

remarquer à ceux qui se découragent trop facilement, et qui sont capables de faire partager à d'autres leur découragement. Nous admettons sans peine que le moment est mal choisi pour ne parler de la France qu'en l'appelant la fille aînée de l'Eglise, la nation très-chrétienne, le pays de saint Louis et de Jeanne d'Arc : mais, la nation française n'est pas encore assez perdue, assez pourrie, pour qu'il soit permis à ses fils de désespérer de la guérison de leur mère et à des amis qui savent bien à l'occasion trouver le chemin de sa bourse et se liquer contre elle quand elle est dans l'épreuve et dans le malheur.

La France, du reste, assiste en ce moment à des spectacles plutôt réconfortants. La jeunesse catholique commence à se rendre compte des terribles responsabilités qui pèsent sur elle, et tout récemment à Tours, elle a tenu des assises pleines de promesses. La question sociale y a été amplement traitée et largement discutée. Tous les départements y étaient représentés : le Midi remuant et le Nord pondéré : la capitale y coudoyait la province: l'ouvrier, le véritable ouvrier y serrait la main à l'étudiant, au véritable étudiant. C'est eu effet une chose assez rare pour qu'il soit juste de la remarquer et de la relever. Il y a des cercles d'ouvriers où il n'y a que des bureaucrates, des petits ou grands jeunes gens qui veulent arriver, on ne sait trop à quoi, mais qui veulent arriver à quelque chose, et qui regardent du haut de leur chapeau à la mode ou du bas de leurs souliers vernis les maçons et les charpentiers que le hasard a rapprochés d'eux : il y a des cercles d'étudiants qui renferment des fils à papa qui fument, qui boivent... plus qu'il ne convient, et qui travaillent aussi peu qu'ils peuvent... qui sont tout ce qu'on voudra, mais pas étudiants. En France cela commence à changer. Les idées léonines, ou pontificales si vous préférez, commencent à percer la croûte des préjugés séparatistes, et comme il n'y a que le premier pas qui coûte on peut espérer que l'heure de la vraie démocratie sonnera aussi bien pour la catholicité transjurane que pour la catholicité cisjurane.

Master Chamherlain que nous avions quelque peu oublié depuis quelque temps, achève, par son verbe enflammé, la soumission qu'il avait commencée avec ses bataillons et ses canons. Au Transvaal les affaires semblent tourner à son avantage, et avec son plein consentement ; nous ne pensions pas que ça irait si vite : après tout, tant mieux pour lui.

Il n'en est pas de même, hélas, à quelques pas de nous. La question d'Orient, si vieille déjà, recommence avec la Macédoine et les politiciens se demandent où cela pourrait nous conduire. A Paris, il y a eu des assemblées contre la politique sanguinaire du sultan : les cabinets ne bougent pas encore, mais il faudra bien que cela vienne, et tôt ou tard le premier coup de feu partira. La guerre est une affreuse chose ! mais la boucherie, le massacre, sont plus hideux encore : dans l'une on se bat dans l'autre on est tué, ou battu comme des chiens. L'Europe aurait le droit d'imposer sa volonté au sultan. Le fera-t-elle ? Nous le saurons peut-être bientôt.